

I

Le 16 mars 2002, dans le couvent dominicain aménagé en *Museo nazionale di San Marco*, à Florence, piazza San Marco, numéro 1 (téléphone 055-294883 ; entrée : 4 €), Camelia dei Bardi, employée de musée, outrepassa sa mission de surveillance en s'autorisant une farce qui se voulait simplement, en unique ressort, une amusante réprimande.

Dans la cellule numéro 5, ancien appartement du moine Fra Giovanni, décorée d'une modeste *Complainte au Christ sur la croix* mais nantie d'une lucarne, Camelia dei Bardi venait de surprendre un homme âgé d'une trentaine d'années, trente-neuf ans depuis deux jours précisément, jouant à enfermer un couple d'amis dans le réduit de trois mètres fois trois mètres, un parfait carré.

Séquestrer un individu, homme ou femme, même encombrant et lourd, débordant le quintal, est aisé, dans n'importe quel pays. La manœuvre est simple : on pousse une porte, on

la verrouille. La combinaison ne nécessite bien souvent, hélas, aucune paperasse administrative rédhibitoire ; ou si peu.

Ici, piazza San Marco, la procédure se révèle effectivement peu compliquée : elle astreint à libérer les boucles pourpres de cordons de velours amarrées à des piquets, chromés et feuilletés d'or de pacotille, épieux dessinant un triangle isocèle dont la finalité vise à empêcher les visiteurs de pénétrer plus en avant dans la pièce ; ensuite, il suffit de tirer l'imposante porte en bois – avant c'était un beau cèdre libanais – muni de l'indispensable clé, une pure formalité : à cette heure, la grosse clé en fer de la cellule repose en évidence dans une étroite niche aménagée dans le mur prolongeant, sur la droite, la porte ; nous y sommes.

Même sans affûtiaux militaires comminatoires, une blague suffit à. C'est tout le problème. Coffrer, se faire coffrer. L'un et l'autre, en un tour de main et un éclair. Si même pour rire, on y arrive – on : une femme, douce et tranquille, posée, d'âge mûr mais au charme encore prégnant, quoique discret –, c'est tout dire. Par exemple : il se trouve que Camelia dei Bardi, quarante-six ans, est irréductiblement démocrate, infiniment romantique de surcroît bien qu'inévitablement sceptique à la longue, mais enfin aucune colère ne l'effleure, Camelia dei

Bardi ne souhaite jamais la mort d'un homme, plus maintenant, ni celle d'une mouche ou plus globalement de tout calliphoridé, même patrouillant aux abords de sa baignoire. Mais voilà, une petite blague sans importance, pourquoi pas. Comme à Paris ou Pékin, il faut bien meubler les journées. Alors.

Alors on ne résiste pas. Pas ce samedi 16 mars 2002. Camelia dei Bardi tombe nez à nez avec l'aspirant-geôlier, non pas en raison des cris et rires du couple retenu prisonnier, ni même en vertu de l'agitation causée par le déplacement rapide et désordonné, bientôt complété par la chute, métallique et horriblement carillonnante, des piquets flavescents et tape-à-l'œil, mais simplement pour cette bonne raison : elle passait par là, dans ce couloir, afin de commencer à fermer les fenêtres décorant une quinzaine de cellules parmi les quarante-quatre existantes : 13 h 30 approchant, la fermeture du couvent étant impérative à cette heure, hâtée exceptionnellement, ce qui constitue, notons-le, le premier aléa de ce samedi.

Surprenant l'apprenti-farceur bloquant l'entrée de la porte, le temps de donner un tour de clé et d'effrayer ses amis, Camelia dei Bardi fit mine de se fâcher, intima l'ordre à Fabrizio Annunziato de libérer la porte, ce qu'il fit sans délai. Et en guise de punition, Camelia dei Bardi

imagina lui rendre la pareille, pour le plus grand plaisir du couple ami désormais libéré mais aussi du nouveau prisonnier, pas mécontent de ce rebondissement – pour une fois que l'on s'amuse dans un musée – voyant bien que la colère de Camelia dei Bardi n'est que feinte, celle-ci proférant à présent la sentence fatidique, à savoir : « Puisque vous trouvez ça si drôle, entrez donc quelques minutes dans la cellule, je vais fermer cette porte à mon tour et vous pourrez méditer à loisir sur l'expérience des moines dominicains et les conditions de leur retraite », le tout beaucoup plus chantant en version originale, une soyeuse mélopée, d'où disparition de la moindre inflexion de sévérité. Ce faisant, Camelia dei Bardi bouclait la porte en un éclair et un seul tour de main – l'épouvantable facilité de séquestrer un homme –, ignorant qu'elle allait bouleverser la vie du vieillissant trentenaire Fabrizio Annunziato, traducteur de son état, demeurant 23 rue Marco-Polo à Paris, sixième arrondissement, et à présent, voilà : enfermé à double tour dans ce qui fut, jadis, la cellule moyenâgeuse de Fra Giovanni da Fiesole, devenu Fra Angelico pour la postérité, et même surnommé le *Beato*.

La barrière isocèle renversée, obstacle escamotable pour toute personne valide, Fabrizio Annunziato entreprit d'examiner au plus près la

Complainte dessinée par Fra Angelico, qui exécuta, cinq cents à cinq cent cinquante ans plus tôt, des fresques dans tout le monastère pour exprimer son amour de Dieu. D'abord, l'observation, il s'agissait de faire vite pour Fabrizio Annunziato ; on le sait, les plaisanteries instruites dans l'enceinte de bâtiments d'État tournent généralement extrêmement court, qui plus est aux heures de fermeture. Ensuite, un léger vertige hypnotique mais rien n'est sûr, tout va si vite. Ainsi : un étage en dessous, il y a le téléphone. Le téléphone sonne pour l'employée de musée Camelia dei Bardi, elle qui a toujours ordonné : « On ne m'appelle pas sur mon lieu de travail, jamais, sauf urgence », ce qui fait qu'aussitôt alertée, son cœur a battu la chamade. Dès l'instant où elle a entendu héler son nom pour une communication téléphonique, elle a su qu'il était arrivé un malheur, son père mort au marché quelques minutes plus tôt. Le cœur a lâché, l'homme a laissé filer son cabas rempli de quelques fruits et légumes. Un chou noir a roulé par terre, passant sous un étal, il va rester là quelques jours, puis pourrir ; quand on le découvrira abîmé, il sera bon à jeter.

La tête du père de Camelia dei Bardi a heurté violemment le sol en dur, du béton tout simplement. Le sang a coulé pour rien : de toute façon, le cœur s'était arrêté, déjà sans espoir, mais le

sang coule quand même, c'est curieux ça fait comme un signe de vie alors que tout est mort, les fonctions vitales, le cerveau, les yeux, les oreilles, les poumons. Le sang qui coule n'est que réflexe physiologique, qui peut dire combien de temps ce phénomène perdure, si par exemple un mort de quatre jours perdrait encore son sang : en principe le corps repose en paix, ne se blesse plus tant on prend soin de ses ultimes sacrements, plein de déférence et de précautions, cogner un mort serait un blasphème.

*

Personne ne s'aperçoit de la disparition de Fabrizio Annunziato, hormis ses amis, hilares. Camelia dei Bardi elle-même a oublié l'épisode funeste, absorbée par la mort de son père : quand elle s'en souviendra ce soir, beaucoup plus tard, elle pensera naturellement que l'homme aura crié, qu'une employée sera venue le délivrer, que ses amis auront protesté, mais non.

La vie de Fabrizio Annunziato se trouve changée en l'espace de deux minutes, d'aspirant-geôlier à prisonnier. Et puis, très vite, la condition de captif se prolonge en raison de la bousculade et du trouble suscités par l'annonce de la mort du père de Camelia dei Bardi – Camelia dei Bardi en pleurs, toute retournée, déconfite, enlaidie par

les grimaces de la peine. L'émotion, qui est souvent contagion, s'empare des collègues de Camelia dei Bardi, déjà partie en direction du marché. On ferme le bâtiment de façon précipitée. Le couple d'amis de Fabrizio Annunziato tient sa revanche. Chacun sort, sauf le traducteur.

*

Au marché, le père de Camelia dei Bardi, affalé dos à terre. Les yeux ne voient plus, les oreilles n'entendent plus, les poumons sont inertes mais le sang, ça oui, le sang coule et n'arrête pas.

Ce qui peut intriguer aussi, c'est que les cheveux bougent encore, balayés par le vent, une légère brise, ou plus exactement un courant d'air. Ça fait comme le sang, une impression de vie qui subsiste : le sang va quand même s'interrompre, ce n'est pas une hémorragie mais un arrêt du cœur. Plus tard, on nettoie la blessure, on lotionne la peau avec un gant, précautionneusement de peur de faire mal, un comble. C'est Camelia dei Bardi qui se retrouve désignée pour accomplir cette pénible tâche. Puisque la mère est déjà morte. La toilette des morts, on ne sait pas comment s'y prendre. On n'ose pas bien regarder, mais on voudrait quand même faire de son mieux, laisser le corps propre et impeccable. Le plus dur, ce sont les parties intimes, le père

de Camelia dei Bardi était un homme pudique. De son vivant, Federico, Carlo, Ugo, dei Bardi, patronyme complet du défunt, n'a jamais paru nu devant ses enfants, deux ou trois fois tout au plus, accidentellement devant son fils aîné quand celui-ci était enfant ; après quinze ans, certainement pas. Donc c'est doublement embarrassant pour Camelia dei Bardi.

En dessous de l'abdomen, elle ne regardera pas, pas une fois. Elle se concentre sur la poitrine, segment d'anatomie, elle frotte le ventre, lave le nombril, saute d'abord les parties génitales pour s'occuper des genoux, elle toujours concentrée sur le thorax, un pixel de peau, rien, de l'irréel. Surtout ne pas croiser le regard absent, les yeux, le nez, le menton, les joues tant embrassées et encore moins le sexe ratatiné. Donc on se concentre sur la poitrine. Ensuite, il y a les jambes – dans le désordre : genoux encore, cuisses, mollets, pieds – et puis, il faut bien passer au sexe. Le gant, plus brusque, traduit le malaise. Les yeux figés sur le torse de son père, Camelia dei Bardi accomplit sa mission dignement mais ne s'attarde pas. Elle remonte rapidement le caleçon du mort. Le tricot de corps suit de peu et, même habillée du vêtement blanc, la poitrine demeure l'unique cible de Camelia dei Bardi.

Voilà, c'est fait : la mort cardiaque est attestée par le certificat du médecin, Ernesto Magnani,

soixante-neuf ans, unique praticien du défunt depuis près de quarante ans, et à qui ça fait drôle aujourd'hui de perdre un client aussi sympathique.